

LE LIEN

Bulletin de liaison de la section
d'entomologie et autres divisions
de la zoologie – nature – environnement.

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE
ET D'HISTOIRE NATURELLE
DE L'HERAULT

N°114 mars 2005

Adresser toute correspondance à M. Emerit, 464, F rue de la pépinière, 34000 Montpellier

WANTED
10.000 \$



Non ! cet ennemi des palmiers , qui nous vient d'Amérique, n'est pas recherché, ni mis à prix !
Paysandisia archon (Bursmeiter), un ravageur récent et envahissant de nos arbustes d'ornement.

(voir écho dans ce numéro)

Réunion tous les premiers jeudis de chaque mois (sauf juillet et août, ou annonce préalable) au local
du Parc à Ballons à 18 heures. **Présidents** : M. Emerit, tél :04.67.722641 – G.L. Lhubac , tél. 04.67.851239

Oiseaux du Nord.

Le 5 février dernier, j'ai eu la surprise d'observer à partir du débarcadère du Parc Rimbaud une dizaine de bernaches du Canada variété atlantique qui barbotaient sur le Lez en compagnie de bernaches nonnettes et d'une multitude de mouettes. Après avoir imaginé pendant un bref moment que ces grands oiseaux, au port majestueux, voisins des oies, nous étaient venus des régions arctiques avec la récente vague de froid, j'ai appris qu'il s'agissait...de fonctionnaires municipaux ! Une attention de la mairie qui a voulu diversifier le peuplement de ce plan d'eau, typiquement voué aux cols verts.

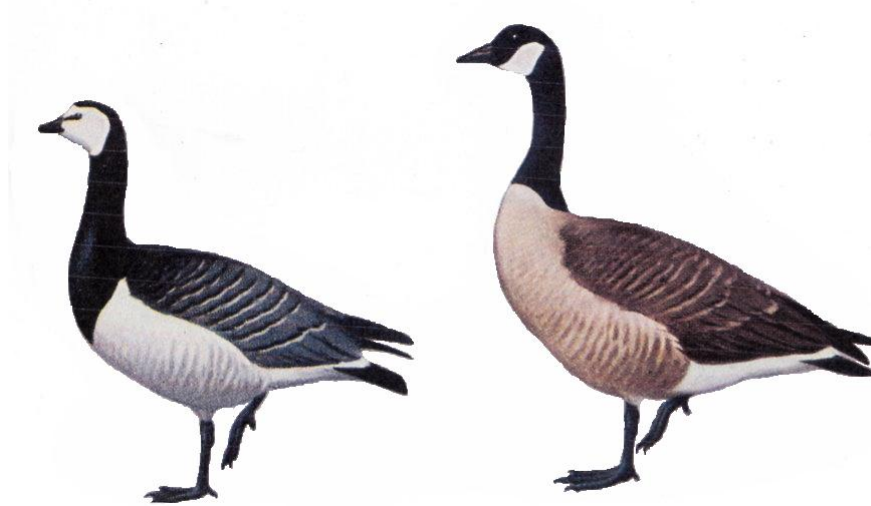


Figure 1 : Bernache nonnette (à gauche) et Bernache du Canada var. Atlantique (d'après Peterson)

La Bernache du Canada variété atlantique (*Branta*

canadensis canadensis L. niche en été au Sud-Est de la terre de Baffin, à Terre Neuve, au Labrador. Elle hiverne sur la côte atlantique du Canada et des Etats-Unis. Introduite en Europe depuis le 17^e siècle . Elle se reconnaît à sa tête et son long cou noir, à ses joues blanches et son dos brun.

La bernache nonnette *Branta leucopsis* (Bechstein) estive au Groenland au Spizberg et en Nouvelle Zemble , formant trois peuplements qui hibernent respectivement dans le Nord de la Grande Bretagne, en Norvège et aux Pays-Bas. C'est une visiteuse rare dans l'Ouest de la France et des égarées peuvent atteindre la Méditerranée. De plus petite taille que la bernache précédente, on la reconnaît à son dos gris, son cou plus court et ses joues portant des taches d'un blanc crème, plus étendues que chez l'espèce précédente.

Remarquons en passant qu'il n'est pas obligatoire de visiter des zoos pour observer chez nous des oiseaux arctiques en hivernage : Chaque année, et de façon régulière, une douzaine de cygnes de Bewick (*Cygnus columbianus bewickii* Yarrell) qui nichent l'été dans le Nord de la Russie et de la Sibérie vont régulièrement séjourner dans le marais de Méjannes, en Camargue. (figure 2).

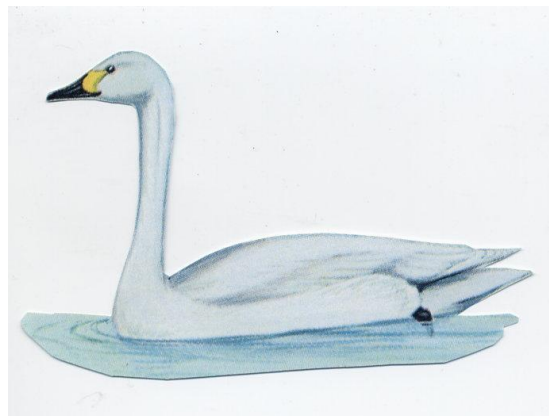


Figure 2 : Cygne de Bewick (d'après Heinzel et al.)

Et cet hiver, il y a eu dans l'Est de la France une invasion exceptionnelle, annoncée par la télé du 20 février dernier : Des petits oiseaux habitant normalement la taïga sibérienne et qui nous sont

arrivés avec le vent polaire. Déjà décrits dans l'Encyclopédie de Diderot (figure3), ils sont traditionnellement considérés comme des visiteurs de mauvais augure, annonçant des catastrophes ou des épidémies. Cette mauvaise réputation est sans doute due au fait que leurs arrivées en Europe occidentale est un phénomène rare : Dans l'Est de la France, on ne les



Figure 3 : Jaseur boréal (d'après Bonnaterre , 1790)

avait pas vu depuis une trentaine d'années ; aussi les ornithologistes s'en sont donnés à cœur joie ! Ces « jaseurs boréaux » (*Bombycilla garrulus*) sont d'ailleurs fort beaux avec leur plumage brun-rosé agrémenté de taches vives rouges et jaunes sur les ailes et la queue, leur croupion gris et une coquine huppe pointue qui orne leur tête.

Il n'y a donc pas que le Père Noël qui vienne chez nous du Pôle Nord !

M.E.

EXCURSION ORNITHOLOGIQUE

La section fera une excursion en **Camargue** le **samedi 12 mars** ; départ du local à **8 heures**. Se munir de jumelles, de vêtements chauds et d'un casse-croûte.

Observations d'oiseaux hivernants sur les marais de Méjeannes, la lisière Nord et Est du Vaccarès, La Capelière et la digue à la mer jusqu'au phare de la Gachole. Le groupe sera accompagné par un ornithologiste extérieur.

A VERGEZE, le 5 février 2005

UNE CONFERENCE DU PR. FRANCIS HALLÉ

LA CANOPÉE.

Exposé recueilli par G. Lhubac.

Note préliminaire.

Voici transcrite la conférence du Pr Hallé. Il est évident que transposer à l'écrit le langage parlé est presque une gageure : mais il faut choisir, soit rapporter fidèlement les paroles prononcées, en leur gardant toute leur spontanéité, ou opter pour une réécriture littéraire : j'ai décidé de m'en tenir au discours initial. Enfin, à partir du moment où ont été projetées des diapositives, et surtout lors des questions posées par le public, je n'ai retenu que l'essentiel pour éviter de rendre le récit opaque ou ennuyeux.

« Merci de m'avoir invité à Vergèze que je ne connaissais pas. »

Nous sommes dans ce joli village gardois le samedi 5 février, dans le but d'admirer une exposition d'orchidées. L'association organisatrice a invité le professeur Francis Hallé qui va nous présenter ce qu'il connaît le mieux : la forêt primaire et, surtout, la cime des arbres qui composent cette forêt, la **canopée**.

- Je ne vous parlerai pas trop des orchidées, grâce auxquelles, pourtant vous êtes ici, car je n'en suis pas un spécialiste. Ce qui m'intéresse, moi, ce sont les arbres. Mais vous remarquerez que ça va très bien ensemble, puisque l'énorme majorité des orchidées sont épiphytes et ont besoin des arbres pour exister. Je voudrais vous donner une idée un peu générale : on me dit souvent, j'ai entendu souvent dire, que la planète est, maintenant, complètement explorée. Toutes les montagnes ont été graviées, toutes les îles ont été découvertes, toutes les grottes pénétrées, il n'y a plus rien à découvrir !

Moi, je voudrais m'inscrire en faux. En effet, ça fait vingt ans que je travaille dans un endroit très curieux, très vaste, énorme, un endroit d'une très grande beauté, très menacé, d'accès difficile, mais, quand on fait l'effort d'y accéder, quand on dispose de la technologie nécessaire, on est complètement payé de ses efforts.

La « canopée », sommet des forêts dont je voudrais parler, n'est pas seulement un endroit nouveau, c'est un endroit qui a trois caractéristiques essentielles :

- D'abord, c'est la plus haute biodiversité du monde. A Paris vient de se terminer une semaine patronnée par l'UNESCO, sur la biodiversité de la planète, et, c'est maintenant universellement admis, l'endroit du monde où il y a la plus de diversité biologique, d'espèces dans la génétique et dans les comportements, *c'est la canopée des forêts équatoriales*. C'est la première caractéristique. Le milieu marin est parfois extraordinairement grouillant, la canopée est plus vivante encore.

- Et c'est le deuxième point : Cette canopée recèle des ressources biochimiques énormes, pratiquement inexplorées. On sait seulement qu'elles sont énormes. C'est un très grand espoir pour la pharmacie et la médecine, mais aussi un très grand espoir pour cette forêt, parce que, si on voulait bien - je sais que les forêts sont très menacées, la forêt équatoriale est bel et bien en grand danger - si les industriels de la pharmacie *voulaient bien s'intéresser* à cette énorme ressource, cet intérêt pourrait aider à la faire respecter. On pourrait faire des centaines de prélèvements sur la canopée, ce qui n'a aucune importance car c'est très vite régénéré, et ce serait donc une possibilité pour que ces

forêts soient réellement préservées. Cette biodiversité fait qu'on en aurait pour des années et des années avant d'explorer toutes les molécules qu'il y a là.

- Et puis enfin il y a un troisième point. La forêt équatoriale est très importante pour nous autres, et j'espère ne choquer personne, *l'être humain est un primate* originaire des canopées équatoriales. C'est aujourd'hui parfaitement admis, les anthropologues le disent, *nos ancêtres étaient aborigènes*. C'est vrai, je sais que, lorsque Darwin a dit ça, ça n'a pas été un enthousiasme complet dans l'Angleterre victorienne ! Dans les années 1850, 1860, les gens ont assez mal vécu qu'on leur dise de but en blanc qu'ils descendaient des singes ! Qu'on leur affirme que le singe et l'Homme ont les mêmes ancêtres. Je ne suis pas certain que ça passe beaucoup mieux de nos jours.

Une anecdote amusante à ce sujet, une anecdote gardée dans l'Histoire : quelqu'un, dans la bonne société victorienne, a dit :

- *Pourvu que ce monsieur Darwin ait tort... Et, s'il avait raison, ça devrait rester entre nous !*

De la même façon, un scientifique éminent, je ne vous dirai pas son nom, qui a dit, à la même époque :

- *Cette découverte est bien ennuyeuse, moins on en parlera, mieux ça vaudra...*

Bref, à l'époque, on n'aimait pas cette idée d'avoir une parenté avec les singes. Je crois savoir un peu pourquoi : A l'époque de la reine Victoria, les singes étaient essentiellement présentés dans des zoos qui n'avaient pas trop de moyens, qui n'étaient pas très confortables pour les animaux, et les singes, dans des zoos, vous avez dû les voir aussi bien que moi, ça devient très vite des animaux dégoûtants, vicieux, goinfres, dont on n'a pas envie de se vanter particulièrement d'une parenté directe. Moi, j'ai eu l'énorme chance de voir les singes dans la canopée, et c'est alors un spectacle admirable, un spectacle inoubliable. Ils témoignent d'une énorme sympathie les uns à l'égard des autres. C'est vrai, il y a aussi des coups de gueule, il y a des engueulades furibondes, mais ça ne dure pas. Il y a des mécanismes qui rétablissent la paix dans la société. Bref, ces animaux paraissent, sur le terrain, extraordinairement sympathiques. Personnellement, ça ne me gêne pas de faire état d'une ascendance arboricole, je dirai même que ça me convient parfaitement. Bien, voilà trois points pour que la canopée soit spécialement intéressante.

Je voudrais revenir sur la question de la biodiversité. Il faut partir de 1982 pour parler de la connaissance de cette biodiversité. Avant 1982, si vous aviez demandé à un naturaliste combien d'espèces abritait la planète, il vous aurait répondu trois millions d'espèces. On connaissait alors un million et demi d'espèces : en doublant ce chiffre, ça portait à trois millions. Avant 1982 c'est le chiffre qu'on aurait admis comme exact. Mais 82 c'est une date importante pour nous, pour nous autres qui nous occupons de canopée, car c'est la première fois qu'on s'intéresse directement aux insectes de la canopée. Ça s'est passé en Amérique Centrale, et c'est un collègue de la Smithsonian de Washington qui, dès lors, fit passer le nombre d'espèces sur la planète de trois millions à trente millions. On a multiplié par dix, ce qui donne à quel point les canopées où nous travaillons sont extraordinairement vivantes. Le chiffre a été discuté, certains le trouvant trop fort, d'autres trop faible, et, objectivement, après tout ce travail, on ne sait pas combien il y a d'espèces sur notre planète. Compte tenu de celles qui disparaissent, on risque de ne jamais le savoir. Il faut aussi savoir que la plupart des grands pays, maintenant, ont mis sur pied des programmes d'étude de la canopée. Tous les grands pays industrialisés disposent de systèmes particuliers. Les Américains, par exemple, avec qui je travaille très étroitement, utilisent des grues comme celles qu'on rencontre au-dessus de nos villes, alors ce n'est pas très commode car il faut des routes d'accès, sinon, il faut envisager l'hélicoptère ce qui revient très cher. Bref, on monte la grue qui s'élève au-dessus de la forêt, les scientifiques sont dans la nacelle suspendue sous le fléau, et discutent avec le grutier par radio, on lui dit : *sois gentil de nous amener à telle altitude, à telle distance du poteau central, et ensuite à telle hauteur au-dessus du sol*, vous voyez qu'on a alors avec ces grues un cylindre de forêt et ce qui est admirable dans cette technique des grues des Américains, c'est qu'on peut étudier le phénomène sur le long terme. Un exemple au hasard, une feuille pendant toute la durée de sa vie. Soit pendant cinq ans... ou surveiller complètement la nidification d'une espèce d'oiseau, on est donc très bien placé pour le travail sur le long terme. Par contre, cette méthode a des limitations, vous ne pouvez rien cueillir, parce que si vous cueillez, vous abîmez le site, le site n'est alors plus intéressant, et, dans ces forêts-là, on sait très bien que le plus important c'est la très haute variabilité dans tous les domaines, ce qui fait que les

Américains connaissent très bien ce qu'il y a autour de leur grue, mais ils savent aussi qu'au-dessus de la crête, à 500 m de là, c'est la même forêt, mais que tout y est différent. Les espèces animales seront autres, et ça, hélas, pas question d'y avoir accès. Alors, nous, on a, depuis 20 ans, mis au point un système qui sera très complémentaire de la grue, qui sera parfaitement mobile, un transporteur à air chaud qui sera transportable d'un pays à un autre, d'un continent à un autre. Par contre, ce que font très bien les Américains et que nous ne pouvons pas faire, c'est d'étudier le même objet pendant des mois ou des années, bien sûr. Quand on se pose, c'est pour huit ou dix jours maximum. Et puis après, il faut bien dégager, donc on ne peut pas faire le long terme. C'est drôle comme les Américains et nous on commence à être complémentaires, très différents, mais faits pour s'entendre dans le fond, ces deux méthodes qui vont très bien ensemble mais il faut les faire travailler côte à côte. C'est la raison pour laquelle en 2003 on est allé à Panama et on a monté les appareils à proximité l'un de l'autre.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est la forêt primaire, je l'ai dit. Surtout celle qui vient jusqu'à la mer. Ça se passe dans l'est malgache, les gens qui sont là préfèrent se déplacer par bateau. C'est très rare, à Madagascar, car la forêt est terriblement abîmée.

Quant à la Guyane française, autre forêt primaire, c'est l'Amazonie au sens large. Il faut savoir que c'est une forêt extraordinairement compliquée. Il n'y a pas un cerveau qui puisse englober tout ça. La connaissance de ces forêts primaires, c'est forcément pluridisciplinaire et collectif. Moi qui ai consacré mon existence entière aux arbres de ces forêts, je m'aperçois que j'en sais presque rien, c'est effrayant la complexité que ça représente.

Francis Hallé entame alors la projection de diapositives. La transcription du discours est plus difficile à rendre si on n'a pas la projection sous les yeux. Il m'a paru intéressant de rapporter tout de même certaines remarques, certains propos, même si tout cela peut paraître quelque peu confus.

Et puis, d'un continent à l'autre, ces forêts se ressemblent, je parle des forêts équatoriales. Mais ce ne sont pas les mêmes arbres entre l'Amazonie et l'Afrique Centrale. Tous les spécialistes de la biodiversité vous confirmeront que, même en milieu marin, même dans le récif corallien le plus grouillant, est, finalement, beaucoup plus simple que ça ! Quand le jour se lève, la brume, toutes les nuits, toute la nuit, la brume tombe... je dirai... vers minuit, ou une heure du matin, et quand le jour se lève, c'est comme ça, il y a de la brume sur toute la hauteur de la coupe forestière, et alors, c'est là que les orchidées sont contentes.

Vous pouvez voir une grande masse très noire, très sombre, sur ce tronc. Un épiphyte qui envoie ses racines vers le sol. Ce sont vraiment des racines, c'est à dire que ce n'est pas monté, c'est descendu. On s'est aperçu incidemment qu'il y avait des propriétés médicinales très curieuses dans ces racines de philodendron. Ce sont des choses qu'on découvre à chaque fois.

Dans ces forêts, on ne rencontre pas les plus grands arbres du monde, ceux d'une centaine de mètres c'est la Tasmanie, c'est la Côte Pacifique des États Unis, les forêts tropicales ce n'est pas aussi grand que ça, on a des arbres, tout au plus, de soixante mètres. Là, c'est un arbre de soixante mètres. C'est déjà plus grand que les arbres de nos contrées, mais c'est encore très loin du record mondial en matière de dimensions d'arbres.

Ici, une rosacée, un arbre émergeant de la Guyane Française. Ils sont très difficiles à photographier, du fait de leur taille, c'est ici possible car la déforestation l'a isolé, sinon c'est très difficile de prendre des documents de ces grands arbres. Dire sa taille, c'est dire qu'il dépasse du sol de soixante mètres, on ne tient pas du tout compte de ce qu'il y a dessous ! C'est comme si vous voyez un être humain dans l'eau jusqu'à la taille, et que vous disiez : « *Tiens, il n'est pas grand, ce bonhomme !* ». Ces arbres, on les connaît mal, et c'est un peu contre ça que je me bats.

La canopée, maintenant. C'est l'endroit où nous travaillons spécifiquement avec mon équipe. C'est une canopée du Cameroun, les canopées de l'Ancien Monde, Afrique et Asie, sont fondamentalement *confortables*. On a envie de marcher la-dessus, c'est une espèce de gros coussins côte à côte, on a vraiment l'impression qu'on doit pouvoir trouver une solution pour travailler la-haut. Je profite de cette photo pour vous montrer ce qu'on appelle des *fentes de timidité*. C'est structuré en espèces de massifs séparés les uns des autres par des fentes, des espaces, on appelle ça la

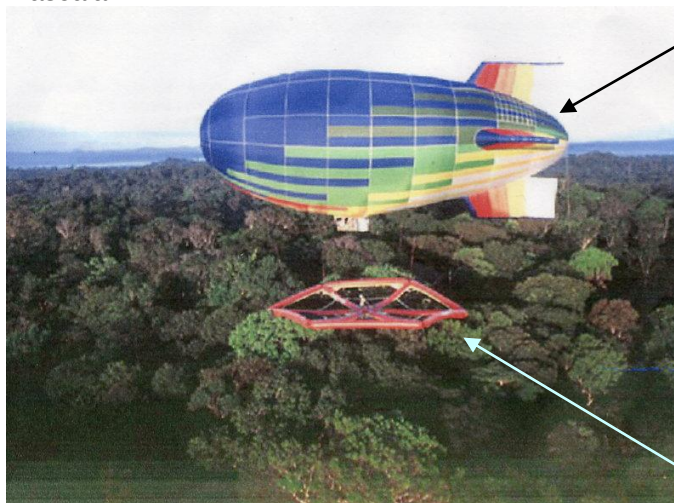
timidité, ce qui nous intéresse beaucoup, et nous intrigue beaucoup. Mais notre compréhension, hélas, n'a pas fait beaucoup de progrès !

(Vu du dessus, on s'aperçoit que la frondaison de chaque arbre se tient à distance raisonnable de la frondaison de son voisin. Un peu comme des touffes de lavande vis à vis de la suivante)

Malaisie. Une canopée également très confortable. Les canopées de l'Ancien monde sont très bonnes pour nous ! Elles sont aussi extraordinairement diverses, il y a beaucoup beaucoup d'espèces, il est très difficile de trouver deux fois le même arbre au même endroit. Vu de dessous, on s'aperçoit également que les branches, les arbres ne se touchent pas. Comment font-ils pour ne pas se toucher ? A quoi ça leur sert ? Pour l'instant, on ne dispose que d'hypothèses.

Panama. C'est un projet des Américains. La forêt dispose d'une route d'accès, sommaire, tracée pour l'occasion. C'est une solution technologique qui n'est pas mal, mais coûteuse, et qui a l'inconvénient d'être totalement fixe, immobile. Ceci étant, je ne veux pas dire du tout du mal de ces méthodes qui leur permettent de faire des choses extrêmement importantes sur la canopée et une grande partie des progrès dans ce domaine provient de ces appareils.

Voici notre appareil. Il est complètement différent, complètement mobile. Nous sommes ici, avec ce beau paysage, sur la côte est de Madagascar. Dans le nord de la côte est, la péninsule Masoala.



montgolfière

Le Radeau des Cimes, véritable dirigeable à air chaud, ouvert à tous les scientifiques, s'est posé à Madagascar, sur les canopées de la forêt de la péninsule de Masoala, en novembre et décembre 2001. Dans cette forêt, le taux d'endémisme est très élevé. De nombreux organismes vivants sont encore à découvrir.

Madagascar est considérée comme une des six régions prioritaires au niveau mondial pour la conservation de la biodiversité. La forêt de Masoala fait partie de ce programme de conservation.

Plateforme en boudins gonflables, suspendue

Je crois bien que nous n'avions jamais travaillé dans un paysage aussi joli que cette côte est de Madagascar. Les gens sont très gentils, nous étions trente cinq scientifiques étrangers et trente cinq malgaches, puisqu'il y a obligation d'avoir autant de nationaux que d'étrangers. Vous apercevez le transporteur, le dirigeable à air chaud, avec l'équipe de base. Sur le plan humain, c'est ce que j'ai fait de plus amusant dans mon existence ! Une leçon humaine à en tirer, c'est que la probabilité pour que nous nous rencontrions était très faible. On a ici : un pilote lyonnais, pilote d'appareils à air chaud, moi, j'étais professeur de botanique, et à droite, un jeune architecte parisien spécialisé dans les structures gonflables. Celui-ci est spécialiste des petits buprestes, il vient avec nous et, en dix jours, il trouve quatre-vingt espèces nouvelles d'*agrilus*, l'année d'après, il en retrouve encore des dizaines et des dizaines. C'est comme ça que ça fonctionne, ces entomologistes, ils sont extrêmement spécialisés.

Les botanistes nous éblouissent avec des familles dont on ne s'attend pas à ce qu'il y ait des épiphytes. Par exemple la famille des garances, des gaillets, la famille des *rubiacées*, des gardénias, des caféiers. C'est peu connu qu'il y ait là-dedans des plantes épiphytes.

Cette curieuse photo est, à la fois, une plante et une fourmi. Équitablement, les deux. Les deux partenaires, la plante et la fourmi, se rendent des services mutuels, et prennent soin, évidemment, l'un de l'autre. Ça s'appelle *Myrmecodia*. Ce sont des fourmis très discrètes, pas du tout agressives, qui vivent dans des endroits où il pleut tellement, si elles ne trouvaient pas une logette sèche, comme là, ces fourmis seraient tout simplement éliminées. Durant environ six mois, les deux partenaires cohabitent. La fourmi est parcourue par les filaments du champignon, dans l'intérieur de

son corps, et ça ne lui fait pas trop de tort. La cohabitation se passe bien. Mais, au moment de mourir, la fourmi voit son comportement totalement changer. Elle qui n'a jamais quitté le sol, elle monte tout en haut de la canopée, à quarante ou cinquante mètres de haut, elle s'accroche à une feuille, et elle meurt. A ce moment-là, le champignon met en place ses carpophores. C'est extrêmement astucieux, pourquoi ? Les spores qui vont sortir de là, si elles sortaient au niveau du sol, elles n'iraient qu'à trois centimètres, alors que sortant à quarante mètres de haut, elles sont dispersées sur toute la région.

Les animaux de la canopée, qui sont très nombreux, n'ayant jamais vu d'être humain, puisqu'ils ne descendent pas au sol, sont en toute confiance lorsque nous nous installons tout en haut des arbres. Ils n'ont aucun réflexe de peur, ils viennent voir ce que vous faites. Qui aurait pu se douter qu'il y avait des caméléons là-haut ? Ce n'est pas évident, lorsqu'on ne les a pas vus. Nos collègues malgaches étaient très satisfaits de cette possibilité qui leur était donnée de travailler en haut des arbres.

Un mot sur *l'écotourisme*. C'est un excellent moyen pour protéger la forêt, mais il y a un inconvénient : trop de visiteurs, trop de piétinement . Le sol devient compact et les arbres en souffrent. Dans les sites très visités, on est obligé d'installer de petits chemins en bois, sortes de caillebotis. Les gens ne marchent plus sur le sol mais sur ce chemin artificiel. C'est pour vous dire à quel point le piétinement est dangereux.

Francis Hallé est fort applaudi par le public qui a écouté dans un silence quasi religieux l'exposé dont vous pouvez trouver ci-dessus le compte-rendu à peu près intégral.



TRISTES PALMIERS

par Michel Emerit

Notre collègue Masson nous a signalé que la mairie de Nîmes avait dû procéder à l'abattage d'un certain nombre de palmiers ornementaux attaqués par les chenilles d'un papillon récemment introduit en France. Son action destructrice n'a rien à envier à celle d'un autre envahisseur qui ravage depuis quelques années nos pélargoniums.

Paysandisia archon qui doit son nom générique d'une province de l'Uruguay dont le papillon est originaire, a débarqué en Espagne avec des palmiers d'importation en l'an 2000. Depuis, cette espèce nous est parvenue, ainsi qu'en Italie, par la voie des pépiniéristes. Le 7 février 2002, un arrêté du Ministère de l'Agriculture la range dans la liste des organismes nuisibles aux végétaux et soumis à des mesures de lutte obligatoire.

Les chenilles éclosent d'œufs déposés à l'aisselle des palmes ; elles creusent des galeries dans les pétioles des feuilles, puis gagnent la couronne du palmier qu'elles attaquent activement en grossissant énormément, puisqu'elles atteignent 6 centimètres de long au moment de la nymphose. Le papillon adulte, avec ses 10 centimètres d'envergure n'est pas moins impressionnant. Il est d'ailleurs fort beau (figure) : les êtres les plus nuisibles ne sont pas forcément les plus laids !



Figure : *Paysandisia archon* (Lépidoptère Castniidae)

(photo. in Mérit)

Le développement dure plus d'un an puisque nous avons pu constater sur des récoltes faites en février à Nîmes la coexistence sur le même arbre de larves âgées et très jeunes qui font penser à un chevauchement de générations. (figure de couverture)

Les palmiers attaqués massivement, dépérissent ; leurs palmes s'affaissent et ils peuvent mourir ; il est nécessaire de les abattre.

Que peut-on faire contre un tel ennemi ?

Les chenilles peuvent être tuées en aspergeant le centre de la couronne attaquée avec un insecticide systémique qui s'infiltrera le long des palmes ;

Le papillon, étant de mœurs nocturnes, pourrait être attiré et capturé par des pièges lumineux, et on pourrait utiliser également des appâts olfactifs, contenus dans des flacons de capture comme les pièges à cératites : du vin vinaigré, de la bière, des fruits fermentés. Enfin, les cocons nymphaux étant externes et bien visibles, pourraient être collectés manuellement.

En France, ce papillon exotique, hélas, n'a pas d'ennemis naturels. Mais il craint le froid : Il est possible qu'un hiver polaire comme celui que nous venons de subir en vienne à bout, pour peu qu'il ne survive pas sur des palmiers élevés en serres.

référence bibliographique :

MÉRIT X. et V., 2002 – Une nouvelle espèce pour la France, *Paysandisia archon* (Burmeister, 1879), un ravageur de palmiers. *Bull.Lépidopteristes paris.*, 11, 22 pp.41-43 (cet article contient une bibliographie sur la question)